



---

Revue

# HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 15 (2022)

*Entre imaginaire et sciences : l'invention archéologique du Pérou au XIX<sup>e</sup> siècle*

Pascal RIVIALE

[www.hisal.org](http://www.hisal.org) | janvier 2022

URI: [http://www.hisal.org/revue/article/Riviale\\_2\\_2022](http://www.hisal.org/revue/article/Riviale_2_2022)

---

## **Entre imaginaire et sciences : l'invention archéologique du Pérou au XIX<sup>e</sup> siècle**

Pascal RIVIALE\*

La renommée culturelle et touristique du Pérou à l'étranger est en grande partie due à la richesse et à la diversité de son patrimoine archéologique. Cette renommée s'est d'ailleurs trouvée entretenue par une série de découvertes spectaculaires survenues ces trente dernières années, ravivant ainsi l'idée d'un pays abritant une multitude de sites antiques insoupçonnés, riches de trésors et de mystères (la tombe du « seigneur » de Sipan puis plusieurs autres sites funéraires de hauts dignitaires aux environs de Trujillo et de Lambayeque ; le site urbain de Caral ; plus récemment la tombe du « seigneur de Huari » dans la région de Cusco).

Un certain nombre d'idées reçues concernant le Pérou préhispanique sont en partie héritées de la période pionnière de la recherche archéologique initiée au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, c'est durant cette période que les grandes civilisations antiques – principalement localisées en Orient et en Amérique latine – devinrent de véritables objets d'étude scientifique (Willey et Sabloff 1977 ; Gran-Aymerich 1998) ; c'est aussi à ce moment-là qu'un certain nombre d'images, encore prégnantes aujourd'hui, se conformèrent.

Apparue aux alentours du XVI<sup>e</sup> siècle dans l'Europe humaniste, l'archéologie n'a cessé depuis lors d'évoluer dans ses pratiques et dans ses approches. Au XIX<sup>e</sup> siècle elle commençait à aborder de nouveaux champs d'application (la préhistoire européenne, par exemple) et les savants estimaient qu'elle était susceptible de contribuer à résoudre des énigmes au sujet desquelles la science historique – s'appuyant essentiellement sur l'étude de textes écrits - s'avérait inopérante. Le Pérou, qui avait été pendant la période coloniale le lieu de collectes archéologiques sporadiques (recherche de « trésors » de métaux précieux et plus marginalement des artefacts pour les amateurs de curiosités), deviendra l'un des terrains d'action majeurs de l'archéologie extra-européenne du XIX<sup>e</sup>

\* Archives nationales; centre EREA du LESC; Institut français d'études andines.

siècle. Cette chasse intensive aux vestiges préhispaniques aboutira à la formation d'importantes collections muséales et particulières (notamment dans quelques pays européens et aux États-Unis) et à la production d'une abondante littérature scientifique – ou supposée telle –, constituée de récits de voyages, d'interprétations des vestiges archéologiques, et d'essais de synthèse sur le passé précolombien du continent américain. La volonté affichée était de dépasser les vieilles idées reçues, issues de la littérature de l'époque coloniale, afin d'aboutir à une reconstitution de l'histoire antique du Pérou (qui elle-même n'était perçue que comme un simple morceau du grand puzzle de l'histoire de l'humanité), grâce à la collecte de données « positives », censément plus fiables puisque « impartiales ». C'est à partir de cette production de savoir scientifique que se construira progressivement une certaine vision du Pérou précolombien, reposant tout autant sur les avancées – ou les limites – de la recherche que sur un imaginaire tenace, transcendant en définitive bien des velléités de véracité historique.

### La question des origines

Le Pérou – comme la plus grande partie de l'Amérique espagnole – était demeuré quasiment inconnu hors de la métropole ibérique jusqu'à son indépendance dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle: seules avaient filtré dans le reste de l'Europe quelques chroniques espagnoles promptement traduites dès leur apparition et quelques rares récits de voyage, autant de sources qui laissaient une grande part au merveilleux, au mirage de l'or et à l'exagération. Certes, ces contrées sud-américaines inspirèrent un certain nombre de créations artistiques (tableaux, gravures, ballets, opéras, etc.) et littéraires, mais il s'agissait avant d'un Pérou fantasmé. Les jeunes républiques latino-américaines, nouvellement émancipées durant les premières décennies du siècle, ouvrirent leurs frontières à la diplomatie, au commerce, aux capitaux étrangers ; au Pérou on assista alors à un afflux de migrants, de négociants, d'ingénieurs, d'aventuriers, attirés par de nouvelles perspectives professionnelles et sans doute aussi par l'image « dorée » du pays. Pour les savants, ce nouveau terrain d'action était prometteur, tout restait à découvrir : de prodigieuses richesses naturelles à identifier et à évaluer, un milieu naturel complexe riche d'enseignement pour comprendre la formation du monde (notamment à la suite du voyage d'Alexandre de Humboldt) et enfin une histoire antérieure à la Conquête encore bien mystérieuse.

Cet intérêt pour le Pérou préhispanique s'intégrait dans un questionnement plus global sur la filiation des différentes races humaines que l'on croyait alors pouvoir identifier<sup>1</sup>, ainsi que sur l'origine des civilisations. En effet pour nombre de savants et

---

<sup>1</sup> Nous nous situons alors aux débuts de la phase d'expansion impérialiste des grandes puissances européennes et nord-américaine. Avant le grand mouvement d'exploration puis de conquête de l'Afrique, l'océan Pacifique est dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un vaste champ de compétition pour les

d'érudits amateurs les grandes cultures amérindiennes trouvaient leur origine ailleurs, quelque part dans l'ancien monde. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle Joseph de Guignes avait cru pouvoir démontrer devant l'Académie des Inscriptions et belles-lettres qu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère les Chinois étaient allés jusqu'en Amérique ; il avait pour cela utilisé le très ancien récit manuscrit d'un missionnaire bouddhiste chinois, dans lequel ce dernier mentionnait le pays de Fou-Sang, que de Guignes identifia comme étant le nord du continent américain. Cette hypothèse fut réétudiée avec grand sérieux à diverses reprises au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (citons Hyacinthe de Paravey, Gustave d'Eichtal) et élargie – en fonction des hypothèses lancées – au Mexique, au pays Maya, à la Colombie et bien-sûr au Pérou. Des liens avec des peuples du bassin méditerranéen et du Proche-orient furent également évoqués. L'expédition militaire de Bonaparte en Égypte avait occasionné une redécouverte de la civilisation antique et la collecte d'un très grand nombre de données par la commission scientifique accompagnant le Premier consul. Cette masse d'informations restant à exploiter entraîna dans les années qui suivirent un formidable dynamisme des études égyptologiques, aboutissant entre autres à la découverte par Champollion d'une méthode permettant de déchiffrer les hiéroglyphes.

La forte impression ressentie par les premiers explorateurs des vestiges précolombiens, des traditions orales évoquant d'anciennes migrations, la présence d'imposants monuments (rappelant parfois les pyramides), la découverte de momies dans les tombeaux péruviens, furent autant d'éléments amenant certains voyageurs et auteurs à envisager une possible origine commune aux civilisations d'Égypte, de Mésopotamie, de l'Inde et à celles du Mexique, d'Amérique centrale et du Pérou. Quelques années après la création au musée du Louvre d'un département des Antiques (vers 1826), où se trouvaient représentées les grandes civilisations anciennes classiques, Alexandre Lenoir, ancien conservateur du musée des monuments français, écrivait ceci en 1832 :

*« Placées au musée, à la suite des antiquités égyptiennes, celles-ci [les antiquités américaines] se rattacheraient naturellement à cette grande collection et toutes deux [...] formeraient un complément de monuments historiques et mythologiques qui serviraient à découvrir des vérités utiles. »<sup>2</sup>*

Ce projet ne put aboutir, cependant l'idée de présenter au public des vestiges de grandes civilisations précolombiennes dans l'enceinte du Palais du Louvre suivit son chemin, jusqu'à la création en 1850 d'un « musée Américain » où le Pérou ancien occupa une bonne place. Le photographe et aventurier Augustus Le Plongeon partit lui

---

ambitions géopolitiques de quelques pays comme la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis, la Russie. Ces explorations aux quatre coins du monde révèlent alors une diversité humaine que les savants s'attachèrent à classer et à interpréter.

<sup>2</sup> Alexandre Lenoir. « Antiquités mexicaines », *Journal des artistes et des amateurs*, 12 février 1832, p.129. Sur ces premiers projets de musées ethnographiques voir Riviale 1996a : 264-290.

aussi de l'hypothèse d'une connexion avec l'Égypte pour développer des théories encore plus audacieuses, puisque selon lui ce furent des membres d'une mystérieuse élite maya qui traversèrent l'océan pour fonder une nouvelle civilisation en Égypte ! (Desmond and Mauch Messenger 1988). Certes, Le Plongeon focalisa son intérêt sur les sites mayas qu'il étudiait, mais il associa d'une certaine manière dans ses réflexions le Pérou, ce pays qu'il connaissait bien pour y avoir exercé plusieurs années comme photographe. Il fut en outre un des pionniers de l'« archéo-fantasy » mettant en scène des personnages et des lieux imaginaires.

Dans ce domaine, l'Atlantide, ce continent mythique qui aurait été le berceau d'une civilisation extrêmement avancée avant d'être englouti par les flots, occupa une place de choix dans les élucubrations de nombre d'historiens particulièrement inventifs. Ignatius Donnelly, membre du Congrès américain et scientifique amateur, connut un beau succès avec son ouvrage *Atlantis. The Antediluvian World* (New York, 1882), livre dans lequel les monuments et vestiges les plus divers étaient convoqués pour démontrer leur appartenance à une civilisation atlante disparue ; dans ce fatras les civilisations andines furent évidemment mises à contribution. C'est ce même procédé qu'utilisa un auteur nettement moins connu, l'architecte grec Patrocle Campanakis, dans un mémoire manuscrit intitulé « La communication des deux mondes par l'Atlantis avant le Déluge » ; cette contribution aurait pu demeurer totalement inconnue des historiens si l'auteur n'en avait pas envoyé un exemplaire à la commission d'organisation de l'Exposition universelle de 1900 à Paris<sup>3</sup>. En effet, Monsieur Campanakis souhaitait présenter dans le cadre de cette grande manifestation internationale une exposition consacrée à « l'histoire du progrès de la civilisation de l'humanité depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », exposition grâce à laquelle il aurait pu démontrer à un vaste public ses idées audacieuses sur l'origine des civilisations antiques du Nouveau monde. Son projet ne fut cependant pas retenu.

Au XIX<sup>e</sup> siècle ces hypothèses n'étaient pas du tout le fait d'esprits fantaisistes : nombre de savants partageaient l'idée d'une origine exogène aux civilisations amérindiennes, car il leur semblait inconcevable que de telles cultures se soient développées indépendamment de l'ancien-monde. Ainsi, durant les premières années d'existence du congrès international des américanistes les séances furent-elles amplement focalisées sur ces questions – preuve de l'importance du sujet dans les milieux scientifiques les plus respectables – au détriment des autres questionnements, à tel point que certains s'inquiétèrent de la prégnance de cette thématique dans les débats qui menaçait de cantonner le jeune champ d'études américanistes à d'aimables discussions d'érudits de salon, alors que tant restait à faire pour définir des méthodes,

---

<sup>3</sup> Ce mémoire manuscrit doit être une traduction française d'une brochure rédigée en grec et imprimée à Constantinople (1893), dont Campanakis adressa également un exemplaire à la commission. L'ensemble de ces pièces est conservé dans un des nombreux dossiers ouverts par la commission d'organisation de l'exposition universelle de 1900 à Paris. Archives nationales, F/12/4373, dossier Campanakis.

des pratiques, des corpus susceptibles de faire rentrer l'américanisme dans la science moderne (Comas 1974).

A l'opposé de ce diffusionnisme extrême, d'autres chercheurs étaient convaincus de l'origine strictement locale des peuples amérindiens ; leurs raisonnements reposaient non seulement sur des arguments culturels mais aussi raciaux. Le courant anthropologique développé à Philadelphie par Samuel G. Morton dans les années 1830-40 eut en la matière une influence particulièrement notable : il voyait dans les peuples amérindiens un ensemble de races appartenant à une espèce humaine distincte. Les interprétations de Morton reposaient entre autres sur l'étude de la forme et du volume des crânes ; or, nombre de crânes découverts dans des tombes anciennes du Pérou et rapportés par des voyageurs et des navigateurs avaient des formes absolument extraordinaires, ne ressemblant en rien à ce que l'on observait sur les crânes des populations européennes (considérées bien évidemment comme le summum de la normalité). C'était bien là la preuve de l'origine totalement distincte de ces populations péruviennes ! cependant l'argument fut bientôt démonté par d'autres savants (notamment par le naturaliste voyageur français Alcide d'Orbigny) : ces conformations crâniennes fantastiques étaient en fait dues à des déformations artificielles, pratiques d'ailleurs évoquées dans certains documents espagnols de la période coloniale. Les débats ne furent cependant pas clos pour autant et se poursuivirent sur d'autres terrains et avec d'autres arguments.

Entre ces deux extrêmes, la plus grande partie de la communauté savante adoptait une position médiane : on acceptait globalement l'hypothèse d'une origine locale des peuples indigènes, mais avec de possibles influences extérieures. Sinon, comment expliquer la formation de grandes civilisations (comme celles des Aztèques, des Mayas ou des Incas) émergeant de nulle part, parmi des populations unanimement jugées si frustes ? Les mythes et traditions racontés aux conquérants espagnols encourageaient d'ailleurs ce genre d'interprétation. La naissance de la civilisation inca était attribuée à un couple mythique, Manco Capac et Mama Ocllo qui, émergeant miraculeusement d'une grotte située au nord du lac Titicaca, apporta sciences et règles de vie aux indigènes de la région et fonda à Cusco la capitale historique. Si les historiens restaient prudents quant à cette légende, il acceptaient communément l'idée selon laquelle la civilisation précolombienne au Pérou était d'origine andine et qu'à partir de la région de Cusco les Incas auraient essaimé, conquérant et civilisant le reste du pays et plus largement les actuels Équateur, Bolivie, Chili et une partie de l'Argentine, soumettant des populations plus ou moins barbares à un nouvel ordre politique, religieux, administratif et culturel, tout en incorporant un certain nombre de spécificités locales.

Bien que certains chroniqueurs espagnols aient évoqué la puissance et l'ingéniosité technique du « royaume des chimus » (côte Nord), conquis par les Incas au

milieu du 15<sup>e</sup> siècle, ou bien l'existence d'un centre cérémoniel de haute renommée à Pachacamac avant même l'avènement des Incas, la frange côtière du Pérou n'était pas considérée par les archéologues du XIX<sup>e</sup> siècle comme un foyer majeur de civilisation. On y trouvait certes de nombreux vestiges, mais qui ne laissaient pas penser qu'il y eût là des populations très avancées – à l'exclusion bien sûr des formidables constructions de Moche et de Chan-Chan, non loin de Trujillo. L'interprétation de ces vestiges resta en fait étonnamment longtemps superficielle et sans grand effet sur l'idée que l'on se faisait des sociétés précolombiennes du Pérou. On relève bien entendu quelques exceptions : dans ses instructions archéologiques pour le Pérou<sup>4</sup> Edmé Jomard supposait, au vu de la forme de certains monuments et des styles décoratifs utilisés, l'existence de « deux époques » dans l'histoire antique du Pérou, mais en définitive ce genre d'observation tarda beaucoup à être développé par les premiers savants américanistes. Les instructions rédigées pour le Pérou quelques années plus tard par la Société d'Anthropologie de Paris<sup>5</sup> étaient en ce sens extrêmement confuses. Leurs auteurs se perdaient en conjectures concernant les témoignages rapportés par les voyageurs : en s'appuyant sur quelques faits archéologiques mais aussi beaucoup sur la forme des crânes collectés ça et là au Pérou, ils imaginaient des vagues successives de populations qui auraient peuplé différentes parties du pays. Leurs supputations et leurs préconisations étaient finalement trop floues ou trop théoriques pour les explorateurs puissent les utiliser sur le terrain de manière effective.

### Une scientificité lente à construire

Il fallut attendre le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle pour que l'on commence à attribuer clairement un certain nombre de vestiges archéologiques à des cultures antérieures aux Incas. Quelques pionniers de la recherche américaniste, tels l'Américain Ephraïm George Squier, le Britannique Clements Markham et son compatriote Thomas Hutchinson, le Péruvien Manuel Gonzalez de La Rosa, furent parmi les premiers (dans les années 1860-1870) à suggérer l'idée que les céramiques et autres vestiges que l'on exhumait en abondance sur la côte nord du Pérou étaient à attribuer aux Chimus. L'idée tarda néanmoins à faire son chemin et à être acceptée par la communauté scientifique. Un commentaire fait à cette même époque par l'explorateur Charles Wiener concernant ce problème est assez éloquent :

---

<sup>4</sup> Edmé Jomard. « Instructions pour les recherches de M. Mimey dans le Pérou. Rapport fait dans la séance du 2 septembre 1853... », *Mémoires de l'Institut impérial de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XX, 1853, pp.66-90.

<sup>5</sup> Louis-André Gosse. « Question ethnologiques et médicales relatives au Pérou », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1861, pp.86-113. Ces instructions, ainsi que les précédentes, ont été analysées dans Riviale 1996b.

« Lorsque trois jours après je résumai à Huamachuco mes observations, je fus amené à reconnaître combien la civilisation de la côte et celle de l'intérieur, géographiquement si rapprochées, sont séparées par des différences capitales [...]. On se trouve donc en présence d'une double hypothèse : ou bien le Pérou a été habité par autant de races que l'on rencontre de ruines, ou bien il a été habité par une seule race ayant des dispositions spéciales et multiples »<sup>6</sup>

On le voit bien ici à travers cette citation : on ne savait pas comment cerner les différents styles qui auraient permis de sérier les artefacts collectés et d'éventuellement distinguer des cultures matérielles les unes des autres. L'absence de « formation de l'œil » de l'observateur, le manque d'éléments comparatifs, la faiblesse – voire l'invention, comme on le verra plus loin – des informations accompagnant les données archéologiques rapportées : voilà autant de facteurs qui ralentirent considérablement l'avancée des recherches américanistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, comme les chercheurs dénièrent longtemps toute profondeur chronologique au Nouveau monde (ou pour le moins rechignaient à accepter l'existence dans cette partie du monde d'une succession complexe de cultures matérielles), la pratique de la fouille stratigraphique tarda à s'y implanter, alors que son usage était déjà utilisé en géologie, en paléontologie et, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en archéologie préhistorique européenne. Quelques observations avaient bien été élevées dès les années 1825-1830 par le scientifique péruvien Mariano Eduardo de Rivero suite à la découverte d'objets précolombien sous des couches de guano formées depuis des temps très reculés sur des îles faisant face à la côte<sup>7</sup>, mais dans les faits l'historicité des cultures amérindiennes ne fut prise en considération que très tardivement. Ce n'est qu'à l'extrême fin du siècle que l'archéologue allemand Max Uhle contribua de manière décisive à une nouvelle approche archéologique des terrains andins : après avoir attentivement étudié le style des céramiques péruviennes présentes dans les collections muséographiques allemandes, il pensa être en mesure d'identifier quelques grandes cultures matérielles ; la sériation des artefacts exhumés lors de ses fouilles sur le site côtier de Pachacamac, tout en tenant compte de la superposition de certaines structures architecturales, lui permit de confirmer ses hypothèses et d'établir ainsi un début de chronologie de la céramique du Pérou préhispanique (Kaulicke 1998).

Des limites scientifiques, autant que des préjugés intellectuels ont donc longtemps cantonné notre vision de cette partie du monde à une image assez simpliste : une aire culturelle andine sans profondeur chronologique, majoritairement habitée par des populations peu élevées dans la graduation du progrès humain, soudainement

<sup>6</sup> Charles Wiener. *Pérou et Bolivie*. Paris, Hachette, 1880, pp.157-158.

<sup>7</sup> Mariano Eduardo de Rivero. "Memoria sobre el guano de pajaros del Perú", Memorial de Ciencias naturales y de Industria nacional y extranjera, I, 1828 : 36-38. Par la suite la question fut reprise par Ephraïm G. Squier ("Antiquités péruviennes", *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2e série, II, 1867, pp. 657-658), puis par Manuel Gonzalez de la Rosa. Pascal Riviale. « Manuel González de la Rosa, sacerdote, historiador y arqueólogo », *Historicas*, Vol. 21, Núm. 2, 1997, pp.191-210

soumises par un peuple guerrier (les Quechuas) pour être dirigées par une élite d'origine légendaire (les Incas). Cette image était en partie celle transmise aux Espagnols par leurs informateurs incas ; elle ne put être remise en question que très tardivement car les savants de cabinet (ceux qui concevaient les recherches à faire puis qui étudiaient et interprétaient les résultats obtenus par les voyageurs) éprouvaient de grandes difficultés à adopter une approche spécifique au Nouveau monde : en effet, on se trouvait face à un ensemble d'aires culturelles où les populations autochtones rencontrées lors des premiers contacts avec les Européens au XVI<sup>e</sup> siècle ne disposaient généralement pas de modes d'écriture permettant d'enregistrer leur histoire, où les systèmes de pensée étaient fondamentalement différents du nôtre, dont la production iconographique échappait totalement aux canons esthétiques et aux modes de représentation de l'ancien monde. Enfin, les populations amérindiennes souffraient, aux yeux des Européens qui étudiaient leurs cultures, de préjugés lourdement défavorables : ces peuples étaient généralement considérés comme sans histoire (à l'exception de quelques grandes civilisations, comme celles des Incas dans les Andes), dont la production matérielle et les formes d'art étaient communément jugées enfantines et pitoyables, donc peu dignes d'intérêt.

Ces blocages observés dans la perception archéologique du Pérou ancien étaient également dus aux pratiques mêmes de la recherche. En l'absence de personnel professionnalisé pour effectuer les études sur le terrain et compte tenu du coût important de l'envoi d'un explorateur chargé d'une mission officielle, on faisait le plus souvent appel à la bonne volonté ou aux initiatives de « collaborateurs » déjà présents sur place (commerçants, ingénieurs, médecins, ou des érudits péruviens affiliés à des sociétés savantes européennes), ou bien l'on profitait du départ de personnes voyageant pour des raisons professionnelles (marins, diplomates, négociants). Avec le recul du temps et après étude des artefacts expédiés en France ainsi que des documents d'archives relatifs à ces envois, on s'aperçoit que les institutions savantes accordaient peut-être une confiance excessive à ces contributeurs quant à leurs compétences scientifiques, voire leurs déclarations concernant les circonstances de collecte des objets archéologiques envoyés. Rappelons que la plupart de ces « archéologues » étaient de simples amateurs que rien ne prédisposait à une collaboration scientifique particulièrement fiable et efficace. Olivier Ordinaire, vice-consul de France au Callao, évoque avec humour et détachement la façon dont étaient généralement pratiquées ces fouilles dont les savants de cabinet attendaient tant :

*« Quant à moi je n'eus pas de repos que je n'eusse formé avec quelques amis une association pour fouiller un de ces tumuli [...]. Pendant que nos peones creusaient les flancs de la huaca, nous autres membres de la docte société, nous formions sur la cime un cénacle où s'agitaient les plus transcendantes questions ethnologiques »<sup>8</sup>*

<sup>8</sup> Olivier Ordinaire. *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*. Paris, E. Plon, Nourrit et cie, 1892, p.19-21.

### Des collectes et des études incertaines

Quelles étaient-elles d'ailleurs ces antiquités ? Depuis la Conquête et les récits des premiers chroniqueurs espagnols, l'or et les trésors fabuleux décrits par les conquistadores et envoyés en Espagne exercèrent une grande fascination et excitèrent les rêves de bien des aventuriers. Le pillage des tombes et la recherche de caches secrètes avaient d'ailleurs été réglementés dès la période coloniale, afin que la Couronne d'Espagne perçoive sa quote-part dans les trouvailles parfois mirifiques faites par les conquérants<sup>9</sup>. La chasse aux trésors se poursuivit durant la période républicaine (on en rencontre de nombreux témoignages dans les récits des voyageurs ou dans les sources d'archives). On peut noter dans les collections muséographiques françaises la présence de quelques-uns de ces objets en or ou en argent collectés par des amateurs et offerts à leur ville natale ou à quelque musée prestigieux (le Louvre en premier lieu). Ces pièces demeurent cependant rares car leur valeur marchande évidente les orientait plus volontiers sur le marché des antiquités qui commençait alors à s'étendre. Au-delà du strict appât du gain s'était développée l'idée selon laquelle au moment de l'effondrement de leur empire, les Incas auraient caché leurs trésors les plus précieux, leurs objets de culte, ainsi que – pourquoi ne pas rêver un peu plus loin ? – des éléments susceptibles de révéler leurs secrets, leurs savoirs, voire les mystères de leur origine. Ce genre de fantasme inspira au XIX<sup>e</sup> siècle toute une littérature d'aventure et de récits pour la jeunesse qui continue encore aujourd'hui d'alimenter les rêves des amateurs d'archéologie sensationnaliste.

Toutefois au XIX<sup>e</sup> siècle le vrai défenseur de la science ne s'intéressait pas à l'or (ou prétendait ne pas l'être) : ce qui lui importait était d'apporter sa contribution à l'avancement des connaissances concernant l'histoire de l'humanité et ses nombreuses ramifications. Les objets archéologiques sélectionnés pour être envoyés ou rapportés en France ont aussi contribué à forger une certaine image du Pérou auprès de savants et par la suite auprès du grand public. Parmi les premiers vestiges attendus par les savants se trouvaient les crânes, représentatifs de ces « anciens Péruviens » qui peuplaient le pays avant l'arrivée des Espagnols. Les demandes récurrentes de quelques-unes des principales institutions scientifiques durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle illustrent cet importance outrancière accordée à l'étude et à la mesure de ces crânes pour déterminer l'identification et la distribution géographique de « races » supposées différentes (Riviale 1996b). Dans ce même registre anthropologique, les momies péruviennes

---

<sup>9</sup> Sur les activités de *huaquería* au Pérou durant la période coloniale, voir notamment Jorge Zevallos Quiñones, *Huacas y huaqueros en Trujillo durante el Virreynato (1535-1835)*. Trujillo, 1994. On y voit qu'outre l'autorisation des autorités vice-royales, il fallait disposer de moyens suffisants pour engager des fouilles de grande ampleur ; d'où la création de sociétés financées par des actionnaires (sociétés enregistrées devant notaire) ainsi que le détournement des charges de travail imposées aux Indiens.

étaient particulièrement appréciées des savants puisqu'elles permettaient d'avoir une vision globale des individus étudiés. Hormis les motivations scientifiques, n'écartons l'aspect effrayant et morbide qu'elles offraient au public et qui dut fasciner plus d'un visiteur de musées ou des expositions universelles où elles étaient présentées<sup>10</sup>.

Hormis ces spécimens anthropologiques, ce sont tous types d'artefacts qui furent collectés. Ces vestiges devaient servir à renseigner les savants sur « l'industrie humaine » (selon l'expression alors consacrée) dans ces contrées. Dans leur grande majorité ce sont des vases en terre cuite qui remportaient la préférence des collecteurs, probablement du fait de leur grande variété et de la curiosité de leurs formes ou de leurs décors. Néanmoins, la sécheresse du climat et la nature du sol sur la côte avaient permis une conservation remarquable des restes archéologiques, ce qui ne manquait pas d'impressionner voyageurs et collectionneurs. A partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement d'une branche de l'archéologie baptisée « ethnographie préhistorique », on commença à s'intéresser à une plus grande variété de vestiges, y compris les plus humbles : tissus funéraires, éléments de tissage (fuseaux en bois, fusaïoles en pierre ou en terre cuite, bobines de fil), des vanneries, des éléments en métaux, outils. Autant d'éléments qui étaient censés faire comprendre aux savants quelles étaient les connaissances et les croyances de ces antiques populations, leur vie quotidienne, l'organisation de leur société, etc. Autant d'artefacts que l'on redécouvre aujourd'hui dans les réserves de tant de musées européens (et notamment en France) et qui témoignent d'une facette de ce vaste mouvement archéologique qui mobilisa un nombre surprenant d'individus résidant ou voyageant à l'étranger au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Si cette collecte massive d'objets contribua à l'amélioration de nos connaissances concernant les civilisations précolombiennes, elle eut aussi des conséquences néfastes : saccage des sites, destruction d'un grand nombre d'informations scientifiques, le développement de l'exportation frauduleuse d'objets ainsi que l'industrie de la contrefaçon.

S'il était facile pour les *huaqueros* d'aller piller les sites proches de chez eux pour répondre aux demandes des amateurs et des collectionneurs, la recherche d'objets sortant du commun ou bien la volonté d'attirer l'attention de clients potentiels amenèrent certains artisans à fabriquer de toute pièce des objets plus étranges : des poteries avec des motifs décoratifs attractifs (des visages humains, des motifs ésotériques, des représentations érotiques – si fréquentes dans la céramique mochica), des figurines en métal. On sait que dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle s'étaient ouverts autour de Lima des ateliers spécialisés dans la production de statuettes en métal argenté recourant volontiers à des motifs empruntés à l'Égypte ! Une autre des ces audacieuses réalisations fit même grand bruit au congrès des américanistes tenu à Madrid en 1881,

---

<sup>10</sup> Paul Gauguin (qui avait passé sa jeunesse à Lima) réalisa quelques dessins de momies péruviennes qu'il aurait vues au musée d'Ethnographie du Trocadéro à Paris ; il en reprit la thématique dans plusieurs peintures et sculptures.

lorsqu'elle fut présentée comme un probable indice de relations anciennes entre la Chine et le Pérou : il s'agissait d'une figurine en métal, représentant un personnage encadré par deux tablettes portant des caractères chinois, censément découverte en fouille quelque part sur la côte nord dans les années 1860. Léon de Rosny, l'un des pionniers de l'américanisme français mais aussi fin connaisseur de la langue chinoise, s'étonna tout de même de la répétitivité des caractères utilisés dans ces tablettes et formula le souhait que l'on procédât à une analyse plus poussée sur le mode de fabrication de l'objet<sup>11</sup>. On retrouve aujourd'hui un certain nombre de ces anciennes contrefaçons dans les collections publiques ; elles sont aisément reconnaissables tant leur apparence diverge des canons esthétiques et formels des pièces authentiques, mais en leur temps elles faisaient parfaitement illusion – signe des immenses lacunes de la science archéologique du XIX<sup>e</sup> siècle concernant les cultures précolombiennes et de la toute relativité de « l'œil du connaisseur »<sup>12</sup>. La production et le commerce des contrefaçons s'est d'ailleurs depuis amplement développée et complexifiée.

Une conséquence – qui passa inaperçu dans un premier temps - de ce vaste mouvement de collecte archéologique du XIX<sup>e</sup> siècle, fut la surreprésentation de certaines cultures matérielles dans les musées français : en effet les recherches d'artefacts se faisaient généralement dans les lieux les plus faciles d'accès ou les plus connus de la côte nord et de la côte centrale (Moche, Pachacamac, Chancay, Ancón). Ainsi, en 1874 le secrétaire de la légation de France à Lima, qui avait été sollicité par le Muséum national d'Histoire naturelle afin qu'il fasse son possible pour former une collection de crânes « semblable à celle qui fut envoyée à Londres il y a quelques années par M. le Ministre d'Angleterre à Lima », répondit aussitôt piqué au vif :

*« J'ignorais, Monsieur, cette munificence à bon marché de mon collègue d'Angleterre [...]. Je vais donc donner l'ordre de faire rechercher une certaine quantité de ces crânes, dont vous aurez la possession, et je les ferai prendre non point dans les vulgaires nécropoles voisines du Callao, mais au sein même de l'ancienne civilisation des Incas, au temple sacré de Pachacamac perdu aujourd'hui au milieu du désert. »<sup>13</sup>*

Comparativement à la côte nord et centrale, la côte sud était peu réputée pour ses vestiges archéologiques, faute de ruines architecturales notables dans le paysage local. Elle fut par conséquent nettement négligée par les archéologues amateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exception de quelques initiatives dont le contexte historiographique reste à reconstituer afin d'en comprendre la portée. Mentionnons ces quelques vases des

---

<sup>11</sup> On trouve une photographie et un dessin de cet objet dans Leoncio López-Ocón y Carmen María Pérez-Montes, *Marcos Jiménez de la Espada...*, fig.52 et 53.

<sup>12</sup> Pour un exemple d'étude des contrefaçons (provenant cette fois du Mexique), voir Mongne 2018.

<sup>13</sup> Archives du laboratoire d'anthropologie biologique, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, Lettre de M. de Balny à Armand de Quatrefages (Lima, 21 septembre 1874). Document cité dans Riviale. 1996A : 250.

cultures Ica et Nazca offerts par l'Amiral Ducampe de Rosamel<sup>14</sup> à la ville de Boulogne-sur-mer en 1827 (Etesse 2018 : 54), ou ceux provenant du legs Fabre au musée de Sèvres (Tricornot 2018), à une époque où ces cultures céramiques étaient absolument inconnues et les sites correspondants complètement insignifiants. Ce n'est qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle que furent entreprises les premières fouilles scientifiques dans la vallée de Ica (par l'Allemand Max Uhle en 1901), pour être ensuite étendues aux vallées de Ica, Nazca et à Paracas dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle par le péruvien Julio C. Tello puis par l'Américain Alfred Kroeber. Ces études successives sur les collections et sur le terrain allaient révéler l'importance majeure de ces cultures au sein de la chronologie du passé préincaïque du Pérou.

Dans les Andes, moins faciles d'accès et aux conditions naturelles plus rudes encore, les fouilles y étaient moins fréquentes – ou il s'agissait les plus souvent de découvertes fortuites. En outre, le climat étant moins propice à la conservation des objets en matériaux périssables, un nombre plus réduit d'artefacts andins entrèrent dans les premières collections publiques et privées européennes. L'exception était cependant Cusco, la capitale historique des Incas, qui attirait volontiers la curiosité des voyageurs. Un nombre non négligeable d'objets archéologiques recueillis au XIX<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui conservés dans des musées français comportent cette attribution géographique, sans que l'on sache s'il s'agit d'un fait authentique ou bien si elle correspondait à une part d'imaginaire entourant fréquemment ces pièces. Que penser à la lecture de cette lettre de Michel Artigue, négociant originaire d'un petit village de Haute-Garonne, accompagnant en envoi d'antiquités du Pérou à la municipalité de Toulouse ?

*« Dans mes nombreux voyages j'ai pu me procurer avec beaucoup de peine des objets de haute antiquité péruvienne trouvés dans les fouilles faites au Cuzco, résidence des Incas et dont l'origine remonte à une époque antérieure à celle de la conquête espagnole [...]. Je viens donc, Monsieur le Maire, vous prier d'accepter pour le musée de la ville de Toulouse la momie d'une vierge péruvienne, divers spécimens de poteries et autres objets, le tout conservé par la nature du sol, qui pourront vous donner une idée de l'industrie des indiens du Pérou avant la conquête. »<sup>15</sup>*

Du peu que l'on connaisse du parcours de ce M. Artigue rien n'indique un intérêt particulier pour l'archéologie ; on peut plutôt supposer qu'il voulait mettre en lumière sa réussite sociale auprès des autorités de sa région natale en offrant un souvenir marquant et valorisant de son séjour en Amérique du Sud : quitte à expédier des antiquités du Pérou quoi de mieux que de choisir des objets provenant censément de la capitale de

<sup>14</sup> Il s'agit probablement de vases exhumés par des membres de l'équipage de l'un des navires de la station navale du pacifique (peut-être *Le Lancier*, commandé par la capitaine Rossi?) à l'occasion d'un mouillage dans les environs de Nazca.

<sup>15</sup> Archives municipales de Toulouse, secrétariat général, 132 : Lettre de Michel Artigue au maire de Toulouse (Paris, 25 juin 1857).

Incas ainsi, qui plus est, que la momie d'une « vierge péruvienne », l'une de ces jeunes filles qui étaient réservées pour l'Inca ! L'authenticité de cette attribution géographique et historique resterait néanmoins à prouver...

La perception que l'on a longtemps eu du Pérou préhispanique s'est donc trouvée en partie faussée par cette approche de la recherche archéologique telle qu'elle était pratiquée au XIX<sup>e</sup> siècle : d'une part, une profusion de pièces antiques provenant de la bande côtière, dont la diversité stylistique et formelle surprenait sans que l'on puisse l'expliquer, et d'autre part dans la Sierra la présence de ruines en pierre, souvent monumentales, demeurant muettes faute de sources écrites fiables, généralement – et parfois abusivement – attribuées aux Incas, vestiges silencieux d'une haute civilisation abattue brutalement par les Espagnols. Enfin, plus à l'Est, on avait cette immense zone forestière (le piémont couvert des Andes, puis les basses terres amazoniennes), unanimement considérée comme vierge de toute civilisation digne de ce nom. Les informateurs Incas avaient décrit aux chroniqueurs espagnols ces peuples de la forêt comme de vulgaires tribus sauvages tentant parfois des incursions dans les marges de l'Empire, et que les Incas avaient tenues à distance. Dès lors, les basses terres péruviennes ne furent que très tardivement prises en compte dans les débats historiographiques visant à retracer l'histoire culturelle du Pérou ancien. Ce n'est que depuis quelques années que les recherches archéologiques ~~tendent~~ **à permettent de** réviser notre vision de la partie orientale du territoire et du rôle qu'elle a pu jouer dans l'émergence de certaines cultures préhispaniques. Évidemment au XIX<sup>e</sup> siècle ces hypothèses étaient impensables et des recherches ne furent jamais entreprises en ce sens là. Cependant, il convient de signaler ici le travail pionnier entrepris par un jeune français, géologue de formation, qui en 1877, à la suite de circonstances inattendues, se retrouva seul au Pérou. En attendant son départ pour la Californie, Léon de Cessac entreprit des fouilles sur le site déjà largement pillé de Ancón. Toutefois, au lieu de se contenter d'une simple collecte hâtive de quelques objets, il semble avoir procédé à des fouilles méthodiques et minutieuses de quelques tombes anciennes qui lui fournirent un matériel dont il tira d'étonnantes indications :

*« La présence de momies d'aras, jointe à celle d'ustensiles en bois de palmier, m'a prouvé qu'il existait des rapports entre les habitants d'Ancón et les populations du versant oriental des Andes [...]. La flore des sépultures m'a donné aussi de nombreux spécimens qui ont fourni à M. le Dr de Rochebrune, aide-naturaliste au Muséum, les matériaux d'un fort intéressant mémoire d'ethnographie botanique »<sup>16</sup>*

On l'a vu, les observations faites sur le terrain ainsi que les collectes d'objets se pratiquaient rarement en dehors des sentiers battus. Seuls quelques personnes eurent vraiment la possibilité – ou la volonté – d'emprunter d'autres chemins. Le diplomate

<sup>16</sup> Archives nationales, Paris. F/17/2997 : Rapport de Léon de Cessac au ministère d'Instruction publique (sans lieu ni date). Sur ce personnage et son triste destin voir Riviale 1996a : 149-157.

Léonce Angrand fut ainsi l'un des tous premiers à visiter et étudier le site inca de Choquequirao, réputé extrêmement difficile d'accès et qui n'avait été vu que par quelques rares personnes<sup>17</sup> ; quelques décennies plus tard un archéologue autodidacte du nom de Pierre Vidal-Senèze explorait la région de Chachapoyas, révélant ainsi aux institutions scientifiques françaises des vestiges archéologiques jusqu'alors complètement ignorés et bien différents de ce que l'on connaissait des cultures du Pérou ancien. Au même moment Charles Wiener, un autre explorateur chargé d'une mission scientifique officielle du gouvernement français, parcourait de façon nettement plus extensive le territoire péruvien, étudiant au Pérou un grand nombre de sites devenus des points phares du tourisme archéologique (Pachacamac, Chan Chan, Paramonga, Chavín de Huantar, Huánuco Viejo, Vilcas Huaman, Cusco et la vallée sacrée, etc.). S'il ne fut pas en mesure d'identifier correctement l'origine culturelle de toutes les pièces archéologiques qu'il ramena avec lui en France, l'immensité et la variété de ses collections contribuèrent avec le temps à confirmer une diversité des cultures antérieures aux Incas que l'on commençait seulement à envisager.

Il convient de souligner ici le fait que dans bien des situations durant leurs pérégrinations ces voyageurs obtenaient d'utiles indications de la part d'informateurs locaux – et il en est toujours ainsi aujourd'hui. Tel fut le cas pour Charles Wiener : c'est en discutant avec des érudits locaux à Ollantaytambo (dans la Vallée sacrée, non loin de Cusco) au début de l'année 1877 qu'il apprit l'existence d'importants sites archéologiques localisés sur le versant Est de la Cordillère : « on me parlait d'autres villes encore, de Huaina Picchu et de Matcho-Picchu [sic] et je résolus de faire une dernière excursion vers l'Est, avant de continuer ma route vers le Sud. »<sup>18</sup> Le site ne sera officiellement découvert qu'en 1911 par l'américain Hiram Bingham, mais on voit bien à travers cette anecdote que le site était déjà connu localement mais que cette information n'était pas exploitée.

Il faut dire que les institutions scientifiques péruviennes étaient encore peu organisées et ne bénéficièrent pas avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle du moindre soutien sur le long terme de la part des gouvernements successifs. Les activités scientifiques et intellectuelles étaient essentiellement le fait de particuliers et fonctionnaient selon un mode nettement plus informel que ce que l'on pouvait observer à la même époque en

---

<sup>17</sup> Le site fut rapidement visité en 1834 par le français Eugène de Sartiges et quelques compagnons péruviens, il l'évoqua dans un récit de voyage publié par la *Revue des deux mondes* en 1851 (Riviale 2020). Léonce Angrand occupa différents postes diplomatiques en Amérique latine entre 1831 et 1857 ; c'est lors de son deuxième passage au Pérou (en 1847) qu'il atteignit ce site où il séjourna quelques jours, le temps d'y effectuer mesures, observations et levés de plans (Riviale 2001). Le récit de Sartiges illustre ce que beaucoup d'autres voyageurs taisaient : les explorateurs étaient aidés de guides, voire de porteurs, qui connaissaient parfaitement les lieux, des amateurs ou des historiens locaux leurs donnaient des informations précieuses, etc. Ce savoir local était rarement mis en avant dans les récits de voyage...

<sup>18</sup> Charles Wiener. *Pérou et Bolivie*. Paris, Hachette, 1880, p. 345. Sur le Machu Picchu avant Bingham, voir Riviale 2013.

Europe. Dès lors, fort peu de publications virent le jour au Pérou – ou bien alors en diffusion restreinte ; de plus, les activités érudites menées localement n'avaient pas nécessairement le souci d'être visibles à l'étranger, ni d'être en conformité avec les canons et les pratiques adoptés par la communauté scientifique européenne et nord-américaine. Cette impression – sans doute erronée ou exagérée – d'absence d'intérêt pour leur patrimoine archéologique, conforta les grandes puissances de cette période dans leur attitude vis-à-vis des populations « étudiées », à savoir une « prise en main » totalement assumée par les grandes nations des recherches scientifiques menées sur l'ensemble du globe. Cette relation toute inégalitaire entre « observateurs » et « observés » se résuma dans bien des cas à des actions de prédation, abruptes, péremptoires, menées souvent, disons-le, avec l'assentiment des autorités locales (qui se désintéressaient généralement de ce genre de question), voire le soutien des propriétaires terriens et des érudits locaux, qui le plus souvent se sentaient flattés d'être associés d'une manière ou d'une autre à ces explorations scientifiques assimilées à une œuvre civilisatrice. Une archéologie nationale menée par des acteurs péruviens n'a pris son essor que dans les années 1920-1930.

## Conclusion

Partant d'une vision très édulcorée du Pérou héritée de la littérature coloniale, la science archéologique développée au XIX<sup>e</sup> siècle se proposait donc de reconstituer l'histoire antique du pays avec une supposée impartialité : c'est ce que les acteurs de ce champ d'étude alors nouveau contribuèrent à faire, mais avec leurs préjugés, les imperfections de leurs pratiques et les limites de leurs méthodes. Leurs résultats sont toutefois loin d'être à minorer, ils appartiennent à une phase pionnière de la recherche américaniste, phase par laquelle il fallait passer pour aller de l'avant. Mais on le voit à travers les quelques exemples donnés, la recherche archéologique menée au Pérou autrefois a amplement contribué à conformer une certaine conception de l'histoire de ce pays, qui s'est ancrée dans notre imaginaire collectif et y demeure encore aujourd'hui.

L'archéologie du XIX<sup>e</sup> n'était pas une affaire de spécialistes ni de professionnels, ce constat nous permet probablement de comprendre certaines dérives ou impasses observées au cours de cette phase pionnière, mais il explique aussi une particularité dont nous sommes les héritiers. Les actions individuelles menées au Pérou par une foule de particuliers durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle (ainsi que dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle) ont permis de dessiner, notamment en France un paysage muséographique qui ne cesse de surprendre aujourd'hui. Les inventaires effectués dans toute la France ces quarante dernières années démontrent que si quelques musées situés en Ile de France ont joué un rôle prépondérant dans l'histoire de la muséographie américaniste (le Musée Américain du Louvre, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro,

le Muséum national d'Histoire naturelle, le Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en Laye, le Musée de la Céramique à Sèvres), un très grand nombre de musées de province ont abrité – parfois très tôt au XIX<sup>e</sup> siècle – d'importantes collections d'archéologie péruvienne rapportées par plusieurs générations d'individus, retournés chez eux après un séjour plus ou moins long au Pérou (effectué pour des motifs professionnels ou touristiques). Ces collections, réparties dans tous les recoins de l'Hexagone, ont probablement contribué à entretenir auprès du public local la présence du Pérou dans le paysage muséographique français et, par conséquent, la permanence d'un certain imaginaire mettant en scène le Pérou et ses énigmatiques civilisations anciennes.

Cet imaginaire a en outre été largement alimenté par les récits de voyage et leurs illustrations, ainsi que par les estampes pittoresques largement diffusées dans les revues de vulgarisation, dans les publications populaires et dans les albums pour la jeunesse – autant de supports imprimés qui se développèrent de manière si spectaculaire au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Plus récemment d'autres médias sont venus compléter voire supplanter ces anciens récits d'exploration ou romans d'aventures : le cinéma, la télévision, la bande dessinée, internet et les réseaux sociaux, etc. Si ces (plus ou moins) nouveaux supports sont susceptibles d'offrir une bien plus large palette d'informations qu'auparavant, ils ne continuent pas moins eux aussi de puiser pour partie dans un imaginaire issu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>.

## Références citées

BONDAZ, Julien (dir.). *Le magasin des petits explorateurs*, catalogue de l'exposition organisée au Musée du quai Branly-Jacques Chirac du 23 mai au 7 octobre 2018. Paris, Musée du quai Branly-Jacques Chirac/Actes Sud, 2018.

COMAS, Juan. *Cien años de congresos de americanistas. Ensayo histórico-crítico y bibliográfico*. México, UNAM, 1974.

DESMOND, Lawrence Gustave and Phyllis Mauch Messenger. *A dream of Maya. Augustus and Alice Le Plongeon in Nineteenth Century Yucatan*. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1988.

---

<sup>19</sup> Voir le très riche catalogue de l'exposition *Le magasin des petits explorateurs...*

<sup>20</sup> Parmi les sources documentaires utilisées par Hergé pour *Le Temple du Soleil* - une bande dessinée qui a fait rêver des générations de jeunes lecteurs du XX<sup>e</sup> (et du début du XIX<sup>e</sup> siècle ?) - mentionnons notamment le récit de voyage de Charles Wiener *Pérou et Bolivie* publié en 1880.

ETESSE, Gaëlle. « la contribution d'Ernest Hamy dans l'enrichissement de la collection de céramiques péruviennes du Château-musée de Boulogne-sur-mer », in José Contel (dir.), *Ernest Hamy, du Muséum à l'Amérique. Logiques d'une réussite intellectuelle*. Villeneuve d'Asq, Septentrion, presses universitaires, 2018, pp.53-60.

GOSSE, Louis-André. « Question ethnologiques et médicales relatives au Pérou », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1861, pp.86-113

GRAN-AYMERICH, Eve. *Naissance de l'archéologie moderne. 1798–1945*. Paris, CNRS Éditions, 1998.

JOMARD Edmé. « Instructions pour les recherches de M. Mimey dans le Pérou. Rapport fait dans la séance du 2 septembre 1853... », *Mémoires de l'Institut impérial de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XX, 1853, pp.66-90.

KAULICKE, Peter. *Max Uhle y el Perú antiguo*. Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1998.

LENOIR, Alexandre. « Antiquités mexicaines », *Journal des artistes et des amateurs*, 12 février 1832, p.129.

LÓPEZ-OCÓN, Leoncio y Carmen María PÉREZ-MONTES (eds.). *Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898). Tras la senda de un explorador*. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2000.

MONGNE, Pascal. « Les limbes du faux », *Raison présente* (« Aux frontières de la vérité. II : Des faux en tout genre »), 2018, n°208, pp.35-47.

MONGNE, Pascal. *Les collections des Amériques dans les musées de France*. Paris, Réunion des Musées Nationaux, 2003.

ORDINAIRE, Olivier. *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*. Paris, E. Plon, Nourrit et cie, 1892.

Rivero, Mariano Eduardo de . « Memoria sobre el guano de pajaros del Perú », *Memorial de Ciencias naturales y de Industria nacional y extranjera*, I, 1828, pp.36-38

RIVIALE, Pascal. *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*. Paris, L'Harmattan, 1996a.

RIVIALE, Pascal. « Les instructions archéologiques pour le Pérou au XIX<sup>e</sup> siècle: deux exemples, deux conceptions distinctes de la recherche pour un domaine d'étude en quête d'identité » in Claude Blanckaert (dir.): *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Paris, L'Harmattan, (coll. « Histoire des Sciences Humaines »), 1996b, pp.175-200.

RIVIALE, Pascal « Manuel González de la Rosa, sacerdote, historiador y arqueólogo », *Historicas*, Vol. 21, Núm. 2, 1997, pp.191-210.

RIVIALE, Pascal. « Léonce Angrand. Le charme discret d'un collectionneur américaniste », *Alma*, 2001, 2, pp.28-34.

RIVIALE, Pascal. « De l'exploration de la vallée de l'Urubamba à la « découverte » du Machu Picchu au XIX<sup>e</sup> siècleXIX<sup>e</sup> siècle : une histoire d'enjeux divergents », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, 2013. <https://www.hisal.org/revue/article/view/riviale2013>

RIVIALE, Pascal. « Eugène de Sartiges, un explorateur si dilettante ? », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, 2020. <https://www.hisal.org/revue/article/view/riviale2020a>

Squier, Ephraïm G. « Antiquités péruviennes », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2e série, II, 1867, pp. 657-658

TRICORNOT, Marie-Chantal. « Histoire d'une collection de céramiques péruviennes », *Revue des musées de France*, 2018, n°3, pp.83-88.

WIENER, Charles. *Pérou et Bolivie*. Paris, Hachette, 1880,

WILLEY, Gordon and Jeremy Sabloff. *A History of American Archaeology*. San Francisco, W.H. Freeman and Company, 1973.

ZEVALLOS QUIÑONES, Jorge. *Huacas y huaqueros en Trujillo durante el Virreynato (1535-1835)*. Trujillo, 1994.